

# Flavia GOIAN : Cesserait de ne pas s'écrire. (L XII)

## Flavia GOIAN

"Cesserait de ne pas s'écrire." (L XII)

À propos de la leçon XII (17 mai 1977) du séminaire, *L'Insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*

« Est-ce qu'on m'entend ? ... J'aimerais qu'on me dise cette fois-ci si on m'entend. »

La leçon XII débute avec cette question de Lacan, qui se préoccupe de savoir s'il a un écho.

Il va en être en question, justement, de l'écho, du dernier *Écho des savanes*, magazine de bande dessinée pornographique des années 70.

Ce numéro consacre une planche intitulée « La Horde » à la théorie freudienne du rêve, en s'appuyant sur le signifiant de Lacan. C'est ce qui va faire dire à Lacan que le succès de son enseignement a atteint jusqu'au porno. « Je recueille toujours soigneusement l'écho des savanes, comme si je n'avais attendu que ça, mais ce n'est évidemment pas le cas. » Lacan attend certainement... un autre écho.

Il va être question du livre de Julia Kristeva tout juste paru, *Polylogue*.

Ce sera, pour Lacan, l'occasion d'évoquer son rapport à la linguistique et l'appui privilégié pris dessus au début de son enseignement, tout en exprimant sa déception de ce que la linguistique n'ait pas tenu compte de ses avancées. La seule linguistique qui vaille pour lui, c'est la *linguisterie*, c'est-à-dire une linguistique qui tiendrait compte de la psychanalyse.

## Effet de suggestion

p. 128 *J'en suis encore à interroger la psychanalyse sur la façon dont elle fonctionne. Comment se fait-il qu'elle tienne, qu'elle constitue une pratique qui est même quelquefois efficace ? Naturellement, là, il faut quand même passer par une série d'interrogations. Est-ce que la psychanalyse opère, puisque de temps en temps elle opère, est-ce qu'elle opère parce qu'on appelle un effet de suggestion ?*

Nous trouvons formulée, ici, la question qui préoccupe Lacan, depuis quelques leçons déjà : Comment la psychanalyse opère-t-elle ?

Le terme de « suggestion » employé en réponse à cette question est un brin surprenant : « la suggestion » serait une façon quelque peu critique de qualifier le mode opératoire de l'hypnose et des psychothérapies ; d'autant plus surprenant qu'il est arrivé à Lacan de définir la psychanalyse comme « hypnose à l'envers »<sup>1</sup>. Autrement dit, ce serait le patient qui hypnotiserait le psychanalyste. Mais Lacan est plus précis : il dit que la psychanalyse opère par « effet de suggestion », c'est-à-dire que cet effet est celui inhérent au transfert, et non pas l'action directe de l'analyste, qui s'exerce, elle, par un effet de suggestion au service de l'interprétation. Freud le soulignait déjà, dans « La dynamique du transfert » : « Sur ce point nous admettons volontiers que les résultats de la psychanalyse se fondent sur la suggestion, toutefois il convient de donner au terme de suggestion le sens que Ferenczi et moi-même lui avons attribué : la suggestion est l'influence exercée sur un sujet au moyen des phénomènes de transfert qu'il est capable de produire. Nous sauvegardons l'indépendance finale du patient en n'utilisant la suggestion que pour lui faire accomplir le travail psychique qui l'amènera nécessairement à améliorer durablement sa condition psychique. »<sup>2</sup>

## L'utilité des fictions

p. 128 *Pour que l'effet de suggestion tienne, ça suppose que le langage, là je me répète, que le langage tienne à ce qu'on appelle l'homme.*

*Ce n'est pas pour rien que, dans son temps, j'ai manifesté une certaine, comme ça, préférence pour un certain livre de Bentham qui parle de l'utilité des fictions. Les fictions sont orientées vers le service, qui est... qu'il justifie en somme. Mais d'un autre côté, il y a là une béance : que ça tienne à l'homme, ça suppose que nous saurions bien, que nous saurions suffisamment ce que c'est que l'homme. Tout ce que nous savons de l'homme, c'est qu'il a une structure, mais cette structure, il ne nous est pas facile de la dire.*

« Pour que l'effet de suggestion tienne, ça suppose que le langage tienne à l'homme ». C'est parce que l'homme est un être de langage, un parlêtre, qu'il est susceptible de recevoir la suggestion, – et c'est dans cette veine que sera évoqué le travail de Jeremy Bentham par l'expression « l'utilité des fictions ».

La pensée de Jeremy Bentham (1748-1832), philosophe des Lumières, part du principe suivant : les individus ne conçoivent leurs intérêts que sous le rapport du plaisir et de la peine. Ils cherchent à « maximiser » leur plaisir exprimé par le surplus de plaisir sur la peine. Il s'agit donc, pour chaque individu, de procéder à un calcul hédoniste. Le principe d'utilité est formulé par Bentham dans ces termes : « Par *principe d'utilité*, on entend le principe selon lequel toute action, quelle qu'elle soit, doit être approuvée ou désavouée en fonction de sa tendance à augmenter ou à réduire le bonheur des parties affectées par l'action. [...] On désigne par utilité la tendance de quelque chose à engendrer bien-être, avantages, joie, biens ou bonheur. » Cette doctrine recevra le nom d'utilitarisme dès 1781. C'est l'avènement d'une nouvelle forme subjective, l'individualisme.

(Pour l'anecdote, Bentham a mis au point une méthode, le « calcul des bonheurs et des peines », qui vise à déterminer scientifiquement – c'est-à-dire en usant de règles précises – la quantité de plaisir et de peine générée par nos diverses actions.)

Cela, du côté de l'utilité.

La question des fictions, prégnante dans la pensée de Lacan, trouve source chez Bentham.

Ce qui apparaît un peu décousu à cet endroit de la leçon trouve son fil à travers la référence benthamienne, et notamment à son ouvrage, *La Théorie des Fictions*.

Dans le séminaire sur *l'Éthique* (leçons du 18 novembre 1959, 23 mars et 11 mai 1960), Lacan évoque l'utilitarisme de Bentham comme ce qui vient rompre avec l'éthique du Beau, du Bien et du Bon d'Aristote : « L'effort de Bentham s'instaure dans la dialectique du rapport du langage avec le réel pour situer le bien – le plaisir en l'occasion, dont nous verrons qu'il s'articule d'une façon toute différente d'Aristote – du côté du réel. Et c'est à l'intérieur de cette opposition entre la fiction et la réalité que vient se placer le mouvement de bascule de l'expérience freudienne. Une fois opérée la séparation du fictif et du réel, les choses ne se situent pas du tout là où l'on pouvait s'y attendre. Chez Freud, la caractéristique du plaisir, comme dimension de ce qui enchaîne l'homme, se trouve toute entière du côté du fictif. Le fictif, en effet, n'est pas par essence ce qui est trompeur, mais, à proprement parler, ce que nous appelons le symbolique. »<sup>3</sup>

C'est donc dans une révision du problème de l'éthique psychanalytique que Lacan se réfère à Bentham : « La question éthique, pour autant que la position de Freud nous y fait faire un progrès, s'articule d'une orientation du repérage de l'homme par rapport au réel. » Et pour Lacan, l'utilitarisme de Bentham prépare cette révolution, qui correspond historiquement au déclin radical de la fonction du maître<sup>4</sup> telle qu'elle apparaît dans la réflexion aristotélicienne.

*La Théorie des Fictions*<sup>5</sup> consiste principalement en la distinction opérée par Bentham entre entités réelles et fictives, distinction constitutive de sa théorie du langage.

Bentham définit ainsi une entité réelle : « [C'est] une entité à laquelle, à l'occasion et pour le but du discours, on entend réellement attribuer l'existence ». La réalité est ainsi liée au *meaning* et n'est pas la propriété des choses mêmes.

L'entité fictive, quant à elle, est «... une entité à laquelle on n'entend pas attribuer en vérité et en réalité l'existence, quoique, par la forme grammaticale du discours que l'on emploie lorsqu'on parle d'elle, on la lui attribue »<sup>6</sup>. Les entités fictives auraient ainsi une sorte de réalité verbale, "*a sort of verbal reality*". Ce qu'il nous faut retenir est que l'entité

fictive est pensée sur le mode du « comme si » : on ne peut parler de l'entité fictive que « comme si » elle était réelle.

L'intérêt de Lacan porte justement sur la distinction opérée par Bentham entre entité fictive et entité réelle, appréciée par lui – et nous avons pu le voir plus haut – comme dialectique entre réel et symbolique.

Mais Lacan interroge la signification du terme anglais *fictitious* : « *Fictitious* ne veut pas dire illusoire, ni en soi-même trompeur. C'est très loin de pouvoir se traduire par fictif, comme n'a pas manqué de le faire [...] Étienne Dumont, qui par sa traduction en a vulgarisé la doctrine. *Fictitious* veut dire fictif, mais au sens où j'ai déjà articulé devant vous que toute vérité a structure de fiction. »<sup>7</sup>

Cette remarque de Lacan trouve confirmation dans le texte de Bentham : « C'est au langage, donc – et au langage seul – que les entités fictives doivent leur existence ; leur impossible et cependant indispensable existence. [...] Ce qu'on verra de plus, et que la Fiction – le mode de représentation par lequel les entités fictives ainsi créées, pour autant qu'elles puissent être créées, sont déguisées en entités réelles et mises au même niveau qu'elles – est une invention sans laquelle le langage sous toute forme supérieure à celle du langage de l'état de nature ne pourrait avoir d'existence. »<sup>8</sup>

Bentham lui-même fait très bien la distinction entre un langage de l'état de nature, un langage naturel, basé sur des signes, et un langage symbolique ayant en son cœur le signifiant.

Alors, l'utilité des fictions ? C'est que les fictions sont orientées vers le service..., comme dit Lacan, et le service, c'est le plaisir. Cette référence à Bentham conduit tout droit au principe du plaisir de Freud. La machine autorégulatrice benthamienne fait écho au principe de plaisir-déplaisir freudien ; mais elle se trouve enrayée ensuite par la pulsion de mort chez Freud et la jouissance chez Lacan. C'est ce que nous verrons tout à l'heure.

« Mais d'un autre côté il y a une béance »... Donc, chez le parlêtre, il y a, d'un côté, le langage, que Lacan identifie aux fictions de Bentham, et, d'un autre côté, la béance du réel.

« ...Tout ce que nous savons de l'homme, c'est qu'il a une structure, mais cette structure, il ne nous est pas facile de la dire. » Cette structure, c'est le réel, le réel du nœud borroméen, qui tient à trois, ce qui explique que cette structure n'est pas facile à dire. C'est plus facile de la dessiner.

*Ce qui cesse le moins de s'écrire*

p. 128-129 *La psychanalyse a émis sur ce sujet quelques vagissements, à savoir : l'homme penche vers son plaisir, ce qui a un sens bien net. Ce que la psychanalyse appelle plaisir, c'est pâtir, subir le moins possible. Là il faut quand même se souvenir de la façon dont j'ai défini le possible, ça a un curieux effet de renversement, puisque je dis que le possible, c'est ce qui cesse de s'écrire. C'est tout au moins ainsi que je l'ai nettement articulé, au temps où je parlais du possible, du contingent, du nécessaire et de l'impossible. Alors si on transporte le mot le moins, comme ça, tout pataudement, tout brutalement, eh bien ça donne ce qui cesse le moins de s'écrire. Et en effet, ça ne cesse pas un instant.*

Le fil benthamien nous permet de comprendre pourquoi Lacan rappelle ici la conception freudienne du principe du plaisir : « l'homme penche vers son plaisir », ce qui a un sens bien net : « pâtir le moins possible ».

Lacan fait intervenir, dans la formule freudienne du plaisir, sa définition du *possible* selon la logique modale, *ce qui cesse de s'écrire*. Ainsi, *le moins possible* devient, par un effet de renversement, *ce qui cesse le moins de s'écrire*.

Cet effet de renversement permet d'entendre après-coup qu'il y a, dans la formule « Pâtir le moins possible », un irréductible du déplaisir, un au-delà du principe du plaisir.

*Ce qui cesse le moins de s'écrire* équivaut à *cela ne cesse pas de s'écrire*, soit la nécessaire répétition de l'articulation signifiante, le forçage de la barrière du côté d'une jouissance qui s'ouvre sur la pulsion de mort.

## **Métalangue, métalangage**

p. 129 *C'est bien là que je voudrais reposer une question à cette chère Julia Kristeva. Qu'est-ce qu'elle appelle [...], qu'est-ce qu'elle appelle la métalangue ? Qu'est-ce que ça veut dire, la métalangue, si ce n'est pas la traduction ? On ne peut parler d'une langue que dans une autre langue, me semble-t-il, si tant est, ce que j'ai dit autrefois, qu'il n'y a pas de métalangage. Il y a un embryon de métalangage mais on dérape toujours pour une simple raison : c'est que je ne connais de langage qu'une série de langues, incarnées.*

*On s'efforce d'atteindre le langage par l'écriture. Et l'écriture, ça ne donne quelque chose qu'en mathématiques, à savoir là où on opère par la logique formelle, à savoir par extraction d'un certain nombre de choses qu'on définit, qu'on définit comme axiomes principalement. Et on n'opère tout brutalement qu'à extraire ces lettres, car ce sont des lettres.*

Il n'y a pas de métalangage, en revanche il y a des métalangues.

On ne peut sortir du langage pour parler du langage, il n'y a pas un langage en dehors du langage, un système qui permettrait de parler du langage, nous ne pouvons que parler d'une langue dans une autre, c'est ce qui fait dire à Lacan qu'une métalangue n'est rien d'autre que la traduction.

Il convient de se demander quelle est la différence entre langue et langage : voici ce qu'en dit Saussure dans le *Cours de linguistique générale* : « Mais qu'est-ce que la langue ? Pour nous, elle ne se confond pas avec le langage ; elle n'en est qu'une partie déterminée, essentielle, il est vrai. C'est à la fois le produit social de la faculté du langage et un ensemble de conventions nécessaires adoptées par le corps social pour permettre l'exercice de cette faculté chez les individus. Pris dans son tout, le langage est hétéroclite ; à cheval sur plusieurs domaines, physique, physiologique et psychique, il appartient encore au domaine social ; il ne se laisse classer dans aucune catégorie des faits humains, parce qu'on ne sait comment dégager son unité. »

« La langue, au contraire, est un tout en soi et un principe de classification. Dès que nous lui donnons la première place parmi les faits de langage, nous introduisons un ordre naturel dans un ensemble qui ne se prête à aucune autre classification.

[...] Pour attribuer à la langue la première place dans l'étude du langage, on peut enfin faire valoir cet argument que la faculté – naturelle ou non – d'articuler des paroles ne s'exerce qu'à l'aide d'un instrument créé et fourni par la collectivité ; il n'est donc pas chimérique de dire que c'est la langue qui fait l'unité du langage. »<sup>9</sup>

Le langage est une faculté, qui n'a pas d'unité en soi, alors qu'une langue est un fait social et un ensemble de conventions adoptées par un groupe d'individus afin d'exercer la faculté du langage. Il apparaît ainsi que c'est la langue qui donne/fait l'unité du langage, ce qui permet d'entendre l'affirmation de Lacan : « je ne connais de langage qu'une série de langues incarnées ».

Lacan précise qu'il y a juste un embryon de métalangage, mais qui dérape toujours, parce qu'il n'y aurait, en somme, qu'une série de langues incarnées.

Qu'est-ce qu'un embryon de métalangage ?

Ce serait un système, une écriture qui tenterait de formaliser les lois du langage ; la linguistique, donc. Mais la linguistique elle-même en tant que science du langage n'échappe pas au langage, pour autant qu'elle s'écrit et se dit dans une langue, c'est-à-dire qu'elle n'échappe pas à la langue.

« On s'efforce d'atteindre le langage par l'écriture » : c'est ce que l'on vient de dire, on recherche une écriture formelle pour les lois du langage.

Mais Lacan critique cette voie, puisque il nous dit que « l'écriture ne donne quelque chose qu'en mathématiques, à savoir là où on opère par la logique formelle ».

En linguistique, les formalisations sont descriptives, alors, est-ce qu'elles atteignent le réel ? Il n'est pas si sûr.

Par contre, la logique formelle, c'est la science du réel : à partir d'axiomes, qui sont des assemblages de lettres et de signes toujours vrais (quelle que soit la vérité des variables propositionnelles), on construit des suites d'assemblage qui aboutissent à des théorèmes démontrés.

Et Lacan, nous dit qu'on n'opère qu'à extraire des lettres. S'agit-il de remplacer, dans le calcul logique, une lettre par un assemblage, ou bien, s'agit-il de la fonction « place », dans la logique formelle telle qu'elle est présentée chez Bourbaki, où seules les places des lettres et les signes logiques sont écrits, la place étant représentée par un carré vide ?

## **Un signifiant nouveau**

p. 129 *Ouais, ça n'est nullement une raison pour qu'on croie que la psychanalyse mène à écrire ses mémoires. C'est justement parce qu'il n'y a pas de mémoire d'une psychanalyse que je suis aussi embarrassé. Il n'y a pas de mémoire, ça ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de la mémoire intéressée dans cette affaire. Mais écrire ses mémoires, c'est une autre*

*affaire. Tout repose là sur une métaphore, à savoir qu'on s'imagine que la mémoire, c'est quelque chose qui s'imprime. Mais rien ne dit que cette métaphore soit valable. Dans son « Projet », Entwurf, Freud articule très précisément l'impression de ce qui reste dans la mémoire. C'est pas une raison parce que nous savons que des animaux se souviennent pour qu'il en soit de même pour l'homme.*

« Ce n'est nullement une raison pour croire que la psychanalyse mène à écrire ses mémoires »... ce que Lacan vient de dire, plus haut, sur la logique formelle et sur son écriture à même de cerner un réel, ne doit pas faire penser que la psychanalyse, elle, conduise à écrire ses mémoires. Dès la formalisation de *La Lettre volée*, avec la chaîne de Markoff, Lacan oppose une mémoire propre au vivant à la mémoire propre au symbole. Un passage du livre de Marc Darmon éclaire particulièrement bien ce point précis : « Dans cette construction des  $\alpha$ ,  $\beta$ ,  $\gamma$ ,  $\delta$ , (alpha, bêta, gamma, delta) Lacan fait la démonstration qu'en partant d'une suite aléatoire de signes + et -, une loi symbolique élémentaire se détache du Réel et de l'Imaginaire. Cette loi, c'est-à-dire celle des déterminations signifiantes, organise une mémoration particulière proprement indestructible, comme l'automatisme de répétition de l'inconscient freudien. Cette mémoration s'oppose à la mémoire qui est une propriété du vivant. »<sup>10</sup>

Lacan nous dit que s'il est aussi embarrassé, c'est justement parce qu'il n'y a pas de mémoire d'une psychanalyse, mais il poursuit « cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de la mémoire intéressée dans cette affaire ». Qu'est-ce que cela veut dire ?

Lacan joue ici sur le signifiant « mémoire » pour dégager deux acceptions de ce terme qui entrent en opposition, comme nous l'avons vu plus haut : « il n'y a pas de mémoire d'une psychanalyse » – dans le sens de la métaphore, c'est-à-dire d'une impression, d'une accumulation, de ce qui se passe dans une psychanalyse. Cela ne fonctionne pas comme cela ; il y a cependant « de la mémoire intéressée dans cette affaire », et cet intérêt va dans le sens de l'*automatisme de répétition*, c'est-à-dire que ce qui se passe au cours d'une psychanalyse, ce qui fait le propre de son fonctionnement ne se donne pas à penser en termes imaginaires, mais bien plutôt dans les termes d'une logique formelle.

« Écrire ses mémoires, c'est une autre affaire ». Dans *Le Sinthome*, si vous vous souvenez, Lacan précise qu'il n'y a pas de psychanalyse par écrit. Certains écrivent leurs souvenirs d'enfance, Joyce, mais c'est passer d'une écriture à une autre : d'une écriture formelle ou nodale, à l'écriture comme précipitation du signifiant.

p. 129-130 *Ce que j'énonce, en tout cas, c'est que l'invention d'un signifiant est quelque chose de différent de la mémoire. Ce n'est pas que l'enfant invente ; ce signifiant, il le reçoit. Et c'est même ça qui vaudrait. Pourquoi est-ce qu'on n'inventerait pas un signifiant nouveau ? Nos signifiants sont toujours reçus... Un signifiant, par exemple, qui n'aurait comme le Réel aucune espèce de sens. On ne sait pas, ça serait peut-être fécond. Ça serait peut-être fécond, ça serait peut-être un moyen, un moyen de sidération en tout cas. Ça n'est pas qu'on n'essaye pas. C'est même en ça que consiste le mot d'esprit, ça consiste à se servir d'un mot pour un autre usage que celui pour lequel il est fait. Dans le cas de famillonnaire, on le chiffonne un peu ce mot ; mais c'est bien dans ce chiffonnage que réside son effet opératoire.*

« L'invention d'un signifiant est quelque chose de différent de la mémoire ». Lacan vient de spécifier que la mémoire qui est intéressée dans le cours d'une analyse est bien celle qui organise l'*automatisme de répétition*, la mémoire du symbole. Il s'agit d'envisager ici ce que l'invention d'un signifiant nouveau viendrait produire : enrayer justement cet *automatisme de répétition* ; provoquer un effet de sidération-lumière à l'instar du mot d'esprit.

Lacan envisage ici la création comme possibilité de rencontre avec le Réel.

### *Dieu-lire et Rêv-eil*

p. 130 *En tous les cas, il y a une chose où je me suis risqué à opérer dans le sens de lamétalangue – la métalangue sur quoi tout à l'heure, j'interrogeais Julia Kristeva. La métalangue en question consiste à traduire Unbewusst, par « une-bévue ». Ça n'a absolument pas le même sens. Mais il est un fait, c'est que dès que l'homme dort il une-bévue à tour de bras, et sans aucun inconvénient. Mis à part le cas de somnambulisme : le somnambulisme a un inconvénient, c'est quand on réveille le somnambule, comme il se promène sur les toits il peut arriver qu'il ait le vertige. Mais, à la vérité, la maladie mentale qu'est l'inconscient ne se réveille pas. Ce que Freud a énoncé, et ce que je veux dire, c'est cela : qu'il n'y a en aucun cas de réveil. La science, elle, n'est qu'indirectement évocable en cette occasion : c'est un réveil, mais un réveil difficile et suspect. Il n'est sûr qu'on soit réveillé que si ce qui se présente et représente est, je l'ai dit, sans aucune espèce de sens. Or tout ce qui s'énonce jusqu'à présent comme science est suspendu à l'idée de Dieu (la science et la religion vont très bien ensemble), c'est un Dieu-lire, mais ça ne présume aucun réveil. Heureusement, y a-t-il un trou. Entre le délire social et l'idée de Dieu, il n'y a pas de commune mesure. Le sujet se prend pour Dieu, mais il est impuissant à justifier qu'il se produit du signifiant, du signifiant S indice 1, et encore plus impuissant à justifier que ce*

*S1, indice 1, le représente auprès d'un autre signifiant, et que ce soit par-là que passent tous les effets de sens, lesquels se bouchent tout de suite, sont en impasse. Voilà.*

Lacan s'essaie lui-même au signifiant nouveau, à la fois mot d'esprit et métalangue, pour proposer une nouvelle nomination de l'inconscient : « une bévue », en référence à *Unbewusst* : « dès que l'homme dort il une-bévue à tour de bras, et sans aucun inconvénient ».

D'un côté, il n'y a pas de réveil de l'inconscient : « la maladie mentale qu'est l'inconscient ne se réveille pas » ; d'un autre côté, la Science est un réveil, mais un réveil suspect, car, nous dit Lacan, on n'est sûr d'être réveillé que si ce qui se présente et représente n'a aucune espèce de sens. Tout à l'heure, Lacan avait employé la même expression pour parler de ce que serait l'invention d'un signifiant nouveau : « un signifiant qui n'aurait, comme le Réel, aucune espèce de sens. »

Page 108 (leçon IX du 15 mars 1977), Lacan souligne qu'il n'y a pas de vérité sur le Réel, contrairement à ce que l'on dit, car le Réel se définit d'exclure le sens : « se dessine comme excluant le sens », précise Lacan. Ce serait trop dire qu'il y a du Réel.

C'est peut-être pour cela qu'il suggère ici que, dans leur tentative d'explication du Réel, la Science comme la religion n'aboutissent qu'au délire. C'est un *Dieu-lire*, nous dit Lacan, c'est-à-dire qu'il s'agit dans un cas comme dans l'autre, dans la Science comme dans la religion, de lire dans le Grand Livre de la Création, c'est-à-dire d'interpréter le Réel. De ce fait, elles vont très bien ensemble.

Heureusement, il y a un trou. « Entre le délire social et l'idée de Dieu, il n'y a pas de commune mesure. » La religion, qualifiée par Lacan de « délire social », a une représentation imaginaire des affaires divines, alors que Dieu est à situer dans la structure comme effet de discours, comme *Dieur* ; et le sujet se prend pour Dieu, sans pouvoir se rendre compte de ce qu'il est le produit d'une articulation signifiante d'un S1 et d'un S2.

**« Je ne suis pas pouâte-assez ! »**

p. 130 *L'astuce de l'homme, c'est de bourrer tout cela, je vous l'ai dit, avec de la poésie, qui est effet de sens, mais aussi bien effet de trou. Il n'y a que la poésie, vous ai-je dit, qui permette l'interprétation et c'est en cela que je n'arrive plus, dans ma technique, à ce qu'elle tienne : je ne suis pas assez pouâte, je ne suis pas pouâte-assez !*

Il s'agirait que le psychanalyste, dans sa pratique, soit assez poète, ...que l'analyste se hâte de produire, par son interprétation, non seulement un « effet de sens », mais aussi un « effet de trou ». Cet effet de trou est ce qu'il arrive que produise, encore que ce soit assez rare, le poète, quand il parvient à « réaliser ce tour de force de faire qu'un sens soit absent », de le réduire à un « sens blanc ». Dans la leçon IX, Lacan s'appuie sur la topologie du tore troué pour expliquer ce qu'il entend par ce tour de force.

C'est dans la leçon XI que Lacan parle d'un « sens blanc » : « Je me casse la tête et je pense qu'en fin de compte la psychanalyse, c'est ce qui *fait vrai*. Mais, faire vrai, comment faut-il l'entendre ? C'est un coup de sens, c'est un "sens blanc". »<sup>11</sup> Lacan équivoque ici avec « semblant » et précise qu'il y a, dans le sens blanc, toute la distance du savoir inconscient à ce qu'il produit, soit l'objet *a*. Il dira d'ailleurs, dans le même temps, que le poète réussit un « tour de force » qui est, non pas de produire du sens à profusion avec l'équivocité du signifiant, mais de scier le sens, en quelque sorte, c'est-à-dire de faire qu'un des deux sens de l'équivoque soit absent.

Par ailleurs, Lacan en appelle à l'invention d'un signifiant nouveau qui puisse nous réveiller au Réel. Mais, comme le Réel, ce signifiant nouveau n'aurait aucune espèce de sens. S'il advenait, il dépasserait l'interprétation comme poétique, d'être pur « effet de trou ». Invention inouïe, ce signifiant autre *cesserait* ainsi de ne pas s'écrire.

---

## Discussion

---

*Esther Tellermand* — Merci beaucoup, chère Flavia, de votre éclairage sur cette dernière leçon du séminaire *L'Insu* et de votre attention, je dirais suivie pas à pas, de la façon dont vous, suivez pas à pas les dires de Lacan en essayant et en éclairant, d'ailleurs en essayant et en arrivant à éclairer ses formulations qui me semble-t-il dans la leçon XI, passant du début de la leçon *L'Écho des savanes*, à la création de ce signifiant nouveau font un parcours absolument incroyable

comme d'autres leçons d'ailleurs, mais un parcours incroyable dans les connaissances, pourrait-on dire, pour tenter d'explicitier ce qu'il en est du savoir de l'Inconscient, mais néanmoins, justement, je crois que vous l'avez très bien montré, expliciter ce qu'est l'homme, expliciter non pas sa nature mais en quoi consiste l'homme, expliciter en quoi consiste l'Inconscient, en quoi consiste la psychanalyse passe dans cette leçon et vous l'avez très bien montré par un panel de référencements et de lectures que... voilà, dans cette leçon. Et ce qui est très intéressant, me semble-t-il Flavia, vous essayez, enfin vous les explicitez ces référencements sauf peut-être Julia Kristeva, mais... comment vous posez des questions à partir du moment où il y a tant de questions dans cette leçon ?

Donc je vais me borner à en poser deux, voilà.

Donc, la première question que je vous poserai, Flavia, c'est je crois que vous exercez la traduction et dans la richesse et le fourmillement de la pensée de Lacan dans cette dernière leçon qui aboutit à ce signifiant neuf qui aurait quelque efficacité dans un sens, enfin un signifiant qui pourrait ... qui n'aurait plus aucun sens mais qui serait conséquent, voilà qui serait conséquent, qui ne serait pas du bla-bla.

*Flavia Goian* – Oui.

*E. Tellermann* — Alors deux questions peut-être, puis d'autres questions viendront de la salle parce que la leçon est si riche et votre exposé si riche.

La première, c'est d'explicitier donc cette formulation de Lacan, qu'est-ce que ça veut dire la métalangue si ce n'est une traduction. Parce que je crois que vous exercez la traduction ; je ne sais que de quelle langue à quelle langue exactement, mais ce serait intéressant que vous nous fassiez part de cette expérience puisque la question du métalangage est une question essentielle dans ce séminaire, qu'il n'y ait pas de métalangage.

*F. Goian* — Oui, merci. Euh, j'ai l'impression d'avoir répondu à la question sur le parcours de mon exposé.

*E. Tellermann* — Oui, mais, j'entends bien, mais en quoi cependant à dire qu'il n'y a pas de métalangage mais que la traductibilité des langues en quelque sorte et de... voilà, j'essaie d'explicitier cette formulation de Lacan « il n'y a pas de métalangage », c'est-à-dire il n'y a pas, finalement la linguistique n'est que de la linguistique ; il y a une remise en question des structuralismes même dans cette leçon ; des structuralismes, aussi bien de Lévi-Strauss d'ailleurs me semble-t-il en reprenant Needham. Reprendre Bentham c'est très intéressant parce que Bentham a été cité ; je crois que c'est sorti à l'époque, probablement, par Foucault dans ce *Panoptique* dans *Surveiller et punir*. Je pense que c'est bien cela, à moins que je me trompe, mais il me semble ; donc voyez, il me semble qu'il y a donc une remise en perspective des savoirs des années 70, du structuralisme, la linguistique, la théorie tellequellienne, les systèmes de parenté, et puis on aboutit à cette question de la traductibilité, de la labilité de la traductibilité des langues.

*F. Goian* — C'est-à-dire Lacan dit même qu'il ne serait pas possible de parler de la langue, du langage seulement dans une autre langue, dans une langue étrangère c'est là qu'intervient la question de la traduction.

*E. Tellermann* — Alors est-ce que la traduction est une métalangue, voilà ? Est-ce que traduire ce n'est pas ça ?

*F. Goian* — Ça semble être l'opinion de Lacan puisqu'il dit qu'il n'y a d'autre métalangue que la traduction.

*E. Tellermann* — Alors... bon, c'est idiot mais je voulais simplement vous interroger sur votre expérience en réalité, c'est-à-dire du passage d'une langue à une autre parce qu'il y a un moment où quand même, donc il parle de ce japonais qui a glissé dans l'automatisme mental de par la labilité et la traductibilité d'une langue à l'autre, voilà. Donc quelle est cette expérience particulière, quel est le traduire d'une langue à une autre. Est-ce qu'il s'agit de parler d'une langue, est-ce qu'il s'agit d'un métalangage ?

*F. Goian* — Je dirais qu'il s'agit de réécrire, de réécrire une langue, de l'inventer peut-être ... avec l'intelligence de la langue...

*Jean-Jacques Tyszler* — Non, je voulais à propos de ce que Flavia amène du rappel du terme *fictitious*, les fictions nécessaires qui creusent un réel, je voulais rappeler que l'on touche là, si on réfléchit à la nomination de la clinique, à un problème qui a toujours été à l'œuvre chez Lacan puisqu'au moment même là où il est dans ce séminaire, on a les traces de sa présentation de malades par ailleurs car il allait toujours à Sainte-Anne comme vous le savez et à Sainte-Anne Lacan s'oblige aux fictions nécessaires. Je veux dire aux nominations de ce qu'on appelle encore aujourd'hui les tableaux cliniques. C'est intéressant pour nous, donc ce n'est pas un clivage, il n'était pas clivé. Le terme de *fictitious* fait que notre réflexion... ce qu'on appelle un tableau clinique, nous-mêmes, d'un certain point de vue c'est une fiction, mais une

fiction nécessaire au sens de Bentham.

Prenons le cas que vous connaissez de l'érotomanie, vous voyez, donc un truc qui touche à l'amour, à la passion. L'érotomanie d'un certain point de vue, si je puis dire, quasiment ça n'existe pas. Ça n'existe pas statistiquement quasiment, l'érotomanie pure c'est une fiction. Nous qui avons travaillé avec quelques camarades sous la direction de Czermak à l'époque à Sainte-Anne on avait épluché les milliers de certificats de de Clérambault et les pures érotomanies il y en avait très peu, mais cette écriture, parce que Clérambault l'écrit, comme vous le disiez Flavia, il écrit la façon dont se décline cette fiction et à partir de cette écriture ça nous permet de lire énormément de passions et de distinguer les passions plus ou moins folles, délirantes ceci cela, c'est drôle mais c'est une fiction au sens nécessaire ; et donc c'est pour ça que je trouve que c'est très important au point où on en est là parce qu'il ne faudrait pas qu'on pense à une totale dissolution de cette dimension de l'imaginaire qui s'accroche au réel. Il faut faire attention à cet aspect, on n'aura jamais un rapport direct comme ça entre des molécules et des tableaux cliniques. Donc à mon sens c'est important pour qu'on réfléchisse nous-mêmes.

Alors, à propos de mémoire, quand de Clérambault dit je vais appeler cela érotomanie, tous ces copains, tous les seigneurs de la psychiatrie de l'époque disent : « Mais de Clérambault à quoi ça sert ? T'as perdu la mémoire ; on appelait cela un délire amoureux. Quel est le problème ? ».

Vous voyez la mémoire, ils disent mais enfin t'as tout oublié, qu'est-ce que tu veux ajouter ? Et de Clérambault dit : « Non, je n'appellerai pas ça délire amoureux, j'appellerai ça érotomanie et je vais vous l'écrire ». C'est amusant, là on va reprendre en octobre, c'est pareil. Qu'est-ce que vous allez donner comme autre mot à l'automatisme mental que l'on va travailler à Sainte-Anne ? C'est une forme d'écriture de quelque chose. Si vous appelez ça uniquement voix hallucina... on peut trouver d'autres façons, mais il semble qu'il y ait dans la marche de cette écriture quelque chose, qui bien que fictionnel en quelque sorte, il n'y a pas de pur automatisme comme ça d'habitude détaché de tout le reste mais néanmoins ça nous permet de lire énormément de phénomènes sur le vivant, à la fois chez le malade et chez le moins malade.

Et donc ça me paraît, ça me paraît... c'est pourquoi hier j'ai essayé de parler de la vision de la clinique qui se dégageait d'un séminaire comme ça. Moi je crois pas que l'on va vers comment dire, un détachement par Lacan de toute nomination, et d'ailleurs si c'était le cas, il faut être simple on en aurait la trace dans les échanges qu'il avait avec les médecins de son époque ; puisqu'il continuait à aller à l'hôpital Lacan, et donc on sait comment il parlait à ses collègues ; on le sait puisque l'on a les documents en rapport et donc voilà, ça m'a beaucoup intéressé votre circulation et effectivement peut-être ce que tu disais Esther, si on pousse un peu le bouchon on a l'impression qu'il se libère de toutes les structures, de toutes les..., enfin oui et non, on ne peut pas détacher à mon avis le rond de l'imaginaire comme ça des deux autres, c'est pas, on arriverait à une conception de la psychanalyse totalement Asperger alors effectivement... mais bon !

*Pierre-Christophe Cathelineau* — On roupille souvent, et c'est ce que dit Lacan, on se réveille pas. Et effectivement quand il évoque la question du signifiant nouveau il y a un risque, il y a un risque à penser que c'est du côté de l'universel, du tout. Mais quand il dit au début de la leçon 2 que c'est « tout faux », c'est un tout faux, l'une bévée c'est « un tout faux » ; donc nécessairement, si c'est une pure différence ça va vers quelque chose qui s'énonce de façon singulière pour un réveil singulier. Par rapport à quoi il est très pessimiste ; je veux dire, il est à la fois à évoquer quelque chose qui va cesser, de s'écrire, du fait que ça s'écrit et puis il dit qu'on roupille. Donc on est vraiment dans les mêmes formules paradoxales qu'au début du séminaire, on est effectivement dans quelque chose de très clinique parce que ça concerne le sujet dans sa singularité de savoir si effectivement un signifiant nouveau sous la forme d'une bévée pourra comme inconscient surgir. C'est ça que ça m'évoque ce que vous dites.

*Jean Périn* — Je voudrais poser une question à Flavia, puisque nous avons déjà discuté un peu de cela au séminaire de Marc. Est-ce qu'on ne pourrait pas borroméaniser *la théorie des fictions* ? Parce que, bien sûr on a le Réel et le Symbolique tel que Lacan l'a décrit, mais l'Imaginaire bien sûr qui va se trouver toujours là. Car l'effort de Bentham ça a toujours été de trier, les lois, enfin les lois anglaises, ce sont des lois, c'est des coutumes essentiellement le droit anglais ; mais il connaissait bien le droit français n'est-ce pas et notamment ce qu'a fait la révolution française. Alors, quand on lit comme ça Bentham, les classements qu'il fait, ça dépasse l'opposition qui est dans le séminaire, c'est-à-dire qu'il y a réel symbolique et l'imaginaire.

Et il s'y prend comment Bentham ? Eh bien, il va faire des tris n'est-ce pas, il est patient, il n'arrête pas de travailler comme ça ; ses bouquins il ne les finit pas d'ailleurs, et il en reprend d'autres et il classe tout le temps et cette classification est très intéressante parce que personnellement, j'ai réétudié ça après mon travail pour la Belgique, vous avez quelque chose qui évoque les classements de Reidemeister. C'est-à-dire que toutes ces lois comme ça sont vues



d'un point de vue pas purement intellectuel mais topologique, on va dire, allez, il faut lâcher le mot, topologique et il essaie de faire exactement comme le théorème de Reidemeister ; enfin c'est une idée d'étude en tout cas, ça m'est venu après mon exposé de Bruxelles mais je vous félicite beaucoup pour votre exposé, pour l'ensemble et pour ce que vous avez dit de Jeremy Bentham, voilà.

*T. Roth* — Marc Darmon et ensuite puis Jean-Luc.

*Marc Darmon* — Alors le réveil ! *Pouâte, pouâte*, le klaxon qui réveille. Donc il est question de je ne suis pas *pouâte-assez* et la question que je vous pose et que je pose aussi à Esther puisqu'elle est là, c'est : qu'est-ce qui fait la... je ne suis pas poète assez, donc il y a un conseil de Lacan, c'est d'en passer par la poésie, par l'art du poète pour l'art de l'analyste. Qu'est-ce qui fait la différence ? Qu'est-ce qui fondamentalement distingue le poète de l'analyste..., une poésie, d'une bévue ?

*F. Goian* — C'est-à-dire que dans la métaphore poétique, à la différence de la formation de l'inconscient, le double sens intervient dans les deux cas. Il me semble que dans la métaphore poétique le signifiant élidé, puisqu'il s'agit de ce tour de force du poète à faire qu'un sens soit absent, qu'un sens soit blanc, eh bien ce signifiant élidé se trouve à disposition dans le symbolique, alors que dans les formations de l'inconscient lorsque nous avons le double sens il y a un des signifiants qui est tombé dans le réel, qui surgit, donc qui fait retour par retour du refoulé et, oui je dirai principalement qu'il s'agit donc dans la métaphore poétique dans le travail poétique d'un savoir-faire où l'on dispose des signifiants du symbolique, on les a à portée de main, c'est le savoir-faire qui va induire le double sens, alors que dans le travail analytique, dans les formations de l'inconscient, on n'a pas à disposition le signifiant qui va surgir comme effet poétique, sur le coup de l'interprétation.

*T. Roth* — Deux toutes dernières remarques de Jean-Luc et Angela puis après on s'arrête vraiment.

*Jean-Luc Cacciali* — Oui, je voulais faire une remarque à propos du signifiant nouveau ; je me disais si le réel dit la vérité mais ne parle pas, est-ce qu'il n'y pas cette tentative ultime, enfin pas ultime mais forcenée de Lacan de vouloir le faire parler quand même avec un signifiant nouveau mais qui n'aurait aucun sens ? C'est-à-dire comme le réel, qui exclurait tout le sens donc qui en serait très proche, mais quand même je dis forcenée parce qu'il semble quand même lui-même ne pas y croire hein, puisque bien sûr le réel ne parle pas quand même.

*F. Goian* — Justement c'est une question ; Lacan amène cette question du signifiant nouveau comme quelque chose qui a un caractère extrême, c'est ce qu'il dit et ça pose une difficulté. Il y a un paradoxe puisqu'il propose à la fois la création poétique comme modèle, pour l'analyste dans son travail analytique, dans l'interprétation, mais en même temps ce signifiant nouveau qui à la différence du travail poétique ne serait plus qu'un effet de trou. Justement je me suis demandée ce que serait ce signifiant qui n'aurait plus aucun sens. Est-ce que ça peut encore porter le nom de signifiant. C'est très curieux ce que Lacan amène là. Est-ce que une bévue, est-ce que l'Une bévue est un signifiant nouveau, à ce titre ?

*Angela Jesuino* — Juste une petite remarque pour essayer de faire une articulation entre interprétation, poésie et traduction justement. Parce que je ne sais pas si vous partagez ça Flavia mais mon expérience de traduction de Lacan en brésilien. Pour pouvoir traduire Lacan, il faut s'exercer du côté de la poésie et il faut aussi être « poète assez » pour traduire, y compris parce que...

*F. Goian* — Dans le meilleur des cas.

*A. Jesuino* — C'est l'idéal si l'on veut. Parce qu'on va se heurter au fait que le réel dans les deux langues ne se situe pas à la même place. Et il y a quelque chose qui oblige, qui pousse à l'invention. On n'est pas doué comme Lacan pour ça mais je pense qu'il y a quelque chose, en tout cas dans ma pratique de la traduction, il a fallu que je passe par les poètes, la traduction du poème et les poètes traducteurs. Ça c'est quelque chose qui m'a aidé à traduire Lacan. Ce n'est pas une réponse à Esther mais c'est une petite remarque comme ça de... parce que le travail comme ça de ce qu'on peut entendre, Lacan sollicite ça tout le temps dans l'oralité de son texte. Donc on est obligé aussi d'avoir ça comme idéal, d'être « poète assez » pour traduire Lacan. C'était juste une petite remarque, je voulais savoir si tu partageais. Voilà.

*T. Roth* — Merci beaucoup, donc dix minutes de pause.

*F. Goian* — Merci.

## Notes

<sup>1</sup> Jacques Lacan, *Les quatre concepts de la psychanalyse (1963-1964)*, Seuil, Paris.

<sup>2</sup> Sigmund Freud, « La dynamique du transfert », *Œuvres complètes*, vol. XI (1911-1913), p. 57.

<sup>3</sup> Jacques Lacan, *L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, Seuil, 1986, p. 21-22.

<sup>4</sup> « C'est dans Hegel que nous trouvons exprimée la dévalorisation extrême de la condition du maître, puisqu'il fait de celui-ci la grande dupe, le cocu magnifique de l'évolution historique, la vertu du progrès passant par les voies du vaincu, c'est-à-dire de l'esclave et de son travail. Originellement, dans sa plénitude, le maître, au temps où il existe, à l'époque d'Aristote, est bien autre chose que la fiction hégélienne, qui n'est que comme l'envers, le négatif, le signe de sa disparition. » (Jacques Lacan, *L'Éthique de la psychanalyse*, éd.cit., p. 21.)

<sup>5</sup> Jeremy Bentham, *Théorie des Fictions, édition bilingue*, Association Freudienne Internationale, 1996. C'est Jakobson qui aurait attiré l'attention de Lacan sur cet ouvrage, dont il parle dans le séminaire sur *L'Éthique* (leçons du 18 novembre 1959, 23 mars et 11 mai 1960), aussi bien que dans le séminaire *D'un Autre à l'autre*.

<sup>6</sup> Jeremy Bentham, *Théorie des Fictions*, éd.cit., p. 45.

<sup>7</sup> Jacques Lacan, *L'Éthique de la psychanalyse*, Seuil, éd.cit., p. 21.

<sup>8</sup> Jeremy Bentham, *Théorie des Fictions*, éd.cit., p. 56-57.

<sup>9</sup> Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Ch. III. 1. « Objet de la linguistique : La langue ; sa définition », Payot & Rivages, 1967, p. 25.

<sup>10</sup> Marc Darmon, *Essais de topologie lacanienne*, chap. « Une chaîne signifiante élémentaire », Association Lacanienne Internationale, 2004, p. 121.

<sup>11</sup> Jacques Lacan, *L'Insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, Leçon du 10 mai 1977, éd. cit., p. 124.